

## Les parents, leurs enfants et les drogues : une affaire collective



**LES PARENTS 2.0  
FACE AUX  
ADDICTIONS  
DE LEURS ADOS :  
PLUS ÇA CHANGE,  
PLUS C'EST LA  
MÊME CHOSE**

*Christine Barras*

**GUIDANCE  
PARENTALE :  
APPROCHER  
LA SINGULARITÉ,  
S'APPUYER SUR  
LES RESSOURCES**

*Véronique Decarpentrie*

**POUR AIDER UN  
ENFANT, SOUTENONS  
SON PARENT**

*Anne Robert*

**LES DROGUES,  
LES ENFANTS ET  
LES POURQUOI ?**

*Anaïs Teyssandier*

**B(L)ACK OUT :  
PRÉVENIR LES  
RISQUES LIÉS  
À LA FÊTE**

*Anaïs Teyssandier*

## UN TRAVAIL DANS UNE OPTIQUE DE PROMOTION DE LA SANTÉ

Prospective Jeunesse est un centre d'étude et de formation, actif dans le domaine de la promotion de la santé, fondé en 1978.

La promotion de la santé a pour but de donner aux individus et aux communautés davantage de maîtrise de leur propre santé et davantage de moyens de l'améliorer. Son ambition est le bien-être global de l'individu, sur les plans physique, mental et social. La santé ne consiste pas seulement en une absence de maladie ou d'infirmité et ne doit pas être associée exclusivement au domaine médical et curatif.

Notre mission première est de prévenir les consommations problématiques et les dépendances liées aux produits psychotropes ou aux écrans chez les jeunes. Nous mettons notre expertise au service des équipes qui souhaitent construire un projet de prévention au sein de leur institution, mais aussi de toute personne rencontrant des questions ou des difficultés en lien avec la consommation de produits psychotropes ou des écrans.

Notre approche de prévention ne vise pas à empêcher les jeunes d'entrer en contact avec les produits psychotropes ou les écrans, mais bien à les aider à mobiliser les ressources qui leur permettront de prendre en main leur santé, d'être acteurs.trices de leur bien-être et ainsi d'éviter de développer des consommations problématiques et des dépendances.



*Drogues, Santé, Prévention* est la revue trimestrielle de Belgique francophone sur les usages de drogues. Elle constitue un outil de travail destiné aux professionnels du social et de la santé en quête de compréhension de ce phénomène (promotion de la santé, toxicomanie, jeunesse, scolaire, santé mentale, aide à la

jeunesse, travail social...). Publiée par Prospective Jeunesse, elle s'inscrit dans une vision de promotion de la santé. Elle permet au lectorat d'exercer un regard critique, complexe et curieux sur les usages de drogues, d'enrichir sa posture professionnelle et d'identifier des pistes d'action.



**Editeur responsable**  
Guilhem de Crombrugghe

**Rédactrice en cheffe**  
Marinette Mormont

**Comité d'accompagnement**  
Christine Barras,  
Magali Company,  
Elodie Della Rossa,  
Manuel Dupuis,  
Jean-Sébastien Fallu,  
Damien Favresse,  
Michaël Hogge,  
Cedric Jamar,  
Alexis Jurdant,  
Kris Meurant,  
Flavia Purdela,  
Edgar Szoc,  
Marc-Henry Soulet,  
Anaïs Teyssandier.

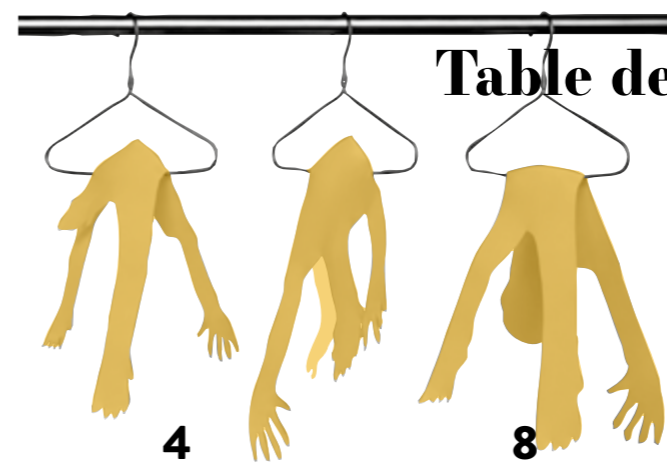
**Ont collaboré à ce numéro**  
Sarah Lenoir

**Illustrations**  
In-graphics.be

**Impression**  
AZ PRINT sa

**Graphisme et mise en page**  
In-graphics.be

**Les articles publiés reflètent les opinions de leurs auteurs mais pas nécessairement celles de Prospective Jeunesse. Ces articles peuvent être reproduits moyennant la citation des sources. Ni Prospective Jeunesse, ni aucune personne agissant au nom de celle-ci, n'est responsable de l'usage qui pourrait être fait des informations reprises dans cette revue.**



## Table des matières

11

**Pour aider un enfant, soutenons son parent**

Marine Janiczek  
et Anne Robert

16

**Les drogues, les enfants et les pourquoi ?**

Anaïs Teyssandier

4

**Les parents 2.0 face aux addictions de leurs ados : plus ça change, plus c'est la même chose**

Christine Barras

8

**Guidance parentale approcher la singularité, s'appuyer sur les ressources**

Véronique Decarpentrie

14

**En chiffres et en graphiques**

19

**B( )ack Out : prévenir les risques liés à la fête**

Anaïs Teyssandier

—*Edito*—

## Les parents, leurs enfants et les drogues : une affaire collective

Juin 2023. À la suite des émeutes consécutives à la mort de Nahel Merzouk, causée par le tir à bout portant d'un policier lors d'un contrôle routier à Nanterre (Île-de-France), le président français Emmanuel Macron appelait « tous les parents à la responsabilité ». « Ce n'est pas l'État qui éduque les enfants, mais les parents », affirmait aussi Éric Dupont-Moretti, alors ministre de la Justice<sup>1</sup>. Au sein de certains discours politiques et médiatiques, la parentalité semble être la pierre angulaire permettant d'expliquer les comportements des enfants et adolescent-es. En Belgique comme en France, la responsabilité parentale va de soi, la culpabilisation qui l'accompagne aussi. La figure du « bon parent » est ainsi devenue un impératif social, charriant avec elle normes et injonctions.

Les politiques publiques de soutien à la parentalité ne sont pas épargnées par les logiques individualisantes et sur-responsabilisantes. Oscillant constamment entre accompagnement (en particulier s'il s'agit de parents aisés) et contrôle (en

particulier celui des parents précaires), elles peuvent provoquer des malaises chez les intervenant-es psychosociaux-ales, tout comme chez les parents qui craignent le jugement de ces mêmes intervenant-es.

En matière de consommation de substances psychoactives, la parentalité et le lien entre les parents et leurs ados sont certes l'une des explications de la probabilité que les enfants développent ou non des conduites addictives. S'arrêter à ce constat reviendrait non seulement à nier la complexité des facteurs influant sur une consommation à risques (par exemple les autres instances de socialisation des jeunes), mais aussi à négliger l'ensemble des ingrédients qui agissent sur le rôle parental.

Parmi ceux-ci, les normes sociales liées au contexte prohibitionniste, incorporées par les parents avant d'être transmises à leurs enfants. « Aux questions de consommation de drogues (illégales, NDLR), la société ne répond pas, elle dit juste qu'il est interdit de la consommer. Cela produit de la culpabilisation et des inquiétudes dans les discours des parents et de ce fait les empêche d'entendre et de répondre à la véritable préoccupation de l'enfant », explique dans

ce numéro Antoine Boucher, de l'asbl Infor Drogues & Addictions, qui met en lumière l'importance d'interroger les représentations sur les substances, de déconstruire préjugés et stéréotypes, et d'ouvrir le dialogue sur les drogues, aujourd'hui tabou, entre les parents et leurs enfants.

Autre élément de taille : les inégalités sociales, qui façonnent et fragilisent le rôle parental. À cet égard, si l'on souhaite prévenir et agir sur les consommations problématiques dans le contexte familial (qu'il s'agisse de celles de parents ou d'adolescent-es), une promotion de la santé émancipatrice, s'adossant aux facteurs de protection des jeunes et des parents, renforçant leur pouvoir d'agir et visant leur bien-être, doit se déployer. Il convient aussi de lutter collectivement pour l'amélioration structurelle des conditions de vie des familles afin de donner aux parents les possibilités réelles d'accomplir leur mission éducative. Du reste, il s'agit de « parvenir à re-responsabiliser les politiques sur la question de la parentalité », comme le recommandait Madeleine Guyot, directrice générale de la Ligue des familles en 2024. Car « cette question de la parentalité, elle est à 360 degrés »<sup>2</sup>.

Marinette Mormont

1. Mestre A., Violences urbaines : dans une circulaire, Éric Dupont-Moretti demande une réponse judiciaire 'rapide, ferme et systématique' et vise notamment les parents, *Le Monde*, 30 juin 2023.

2. Meunier P., Madeleine Guyot : 'De même qu'il y a un plan de lutte contre la pauvreté, peut-être faudrait-il un plan de soutien à la parentalité', *Santé conjugulée* n° 107, juin 2024.

Christine Barras,  
docteure en linguistique,  
ancienne chercheuse et  
intervenante en sciences  
psychopédagogiques  
et en santé publique,  
membre associée du  
Groupe interdisciplinaire  
de recherche sur  
la socialisation,  
l'enseignement et la  
formation (GIRSEF -  
UCLouvain)



ID N° 15031979

délit d'éducation

Mauvais  
parent

## Les parents 2.0 face aux addictions de leurs ados :

# plus ça change, plus c'est la même chose

**Les parents d'aujourd'hui bénéficient d'une information qui n'a jamais été aussi abondante. Ils peuvent demander de l'aide. Malgré tout, ils se sentent toujours aussi démunis face à leurs ados. Entre idéal de bienveillance et exigence de contrôle, entre autonomie et protection, les injonctions se contredisent, les repères se brouillent. Les questions qu'ils se posent aujourd'hui leur semblent inédites, mais elles reposent sur des tensions anciennes, simplement reconfigurées.**

Tout en multipliant les appels à la bienveillance, le soutien à la parentalité enjoint à la responsabilisation, voire à la culpabilisation des parents. Le paradoxe n'est qu'apparent. La bienveillance est pour l'enfant, à élever de la « bonne façon » mais sans laxisme, la responsabilisation est pour le parent, à féliciter si l'enfant « tourne bien », à blâmer s'il « tourne mal ».

Cette alternative entre « bien » et « mal » repose sur des diktats sociétaux qui changent selon les époques : jusqu'au milieu du siècle passé, « tourner bien » signifiait se couler sans problème dans le moule que la société vous destinait, et « tourner mal », prendre des chemins de traverse. Aujourd'hui, le premier implique l'épanouissement, la prise de risques, la découverte de soi-même ; le second évoque le décrochage scolaire, la délinquance, « l'enfer de la drogue », l'argent facile. Le bien et le mal ne sont pas des catégories étanches : le « bien » peut paraître plat, convenu, alors que le « mal » recèle des surprises qui piquent la curiosité. Celle-ci, autrefois un vilain défaut, est valorisée parce qu'elle promet l'évasion et la créativité. L'élève modèle est impopulaire, le bad boy est admiré. Si être dépendant est

considéré comme une maladie, être addict est chic. La réussite sociale se confond avec la notoriété, le talent avec le succès, les influenceur-euses ont supplanté les trois piliers éducatifs d'autrefois, le curé, le médecin et l'instituteur. Apparemment libérées de la morale du passé, les injonctions faites aux familles sont toujours aussi puissantes, mais elles évoluent dans le flou. Le parent doit être un parent performant, mais à quel prix, dans quel but, dans quel domaine, selon quelles modalités ? Il existe un proverbe suisse romand plutôt cynique qui y répond d'une certaine façon : « *Élève bien tes enfants pour que, s'ils ne deviennent pas de braves gens, ils soient capables d'être de belles canailles.* » Les « belles canailles » d'aujourd'hui ne sont pas inquiétées. En revanche, les ados marginaux, en décrochage scolaire, tentés par les conduites à risque ou la petite délinquance, le sont toujours. Aujourd'hui comme autrefois, leur sort est imputé aux parents qui l'auraient façonné à coups d'égarements, de négligences ou d'absences. Le discours commun fait des parents les seuls responsables, sans un regard sur l'écosystème familial, le réseau des proches, l'éducation, le contexte socio-économique ou politique.

**Le discours commun fait des parents les seuls responsables, sans un regard sur l'écosystème familial, le réseau des proches, l'éducation, le contexte socio-économique ou politique.**

## Parents coupables

La culpabilité des parents va de soi, elle n'est ni interrogée ni même pensée. Prenons l'exemple du slogan : « Protégez vos filles ! », modifié par le courant féministe en « Éduquez vos garçons ! »<sup>1</sup>. La première version a pour objectif une prise de conscience des jeunes filles : surtout ne pas provoquer, surtout ne pas prendre la lumière, sous peine d'en payer le prix. La deuxième version change la donne : ce n'est pas à la jeune fille qu'il incombe d'échapper à une agression, elle a le droit d'agir comme bon lui semble sans se faire inquiéter. Le jeune homme doit en être conscient et se montrer respectueux. La journaliste féministe Gloria Steinem abonde dans ce sens<sup>2</sup> : « Je suis heureuse que nous ayons commencé à élever nos filles davantage comme nos fils, mais cela ne suffira pas si nous n'élevons pas davantage nos fils comme nos filles. » Il nous faut dépasser les stéréotypes de genre en promouvant l'égalité. Il semblerait que la culpabilité ait changé de camp, mais en fait elle n'a pas bougé, elle reste dans celui de la famille. C'est la famille qui doit protéger, c'est la famille qui doit éduquer et, par conséquent, elle est implicitement responsable de tout dérapage.

Aujourd'hui nous en savons davantage sur les conditions à remplir pour un développement optimal des enfants, les parents sont informés. Mais, dans un sens, plus le monde est sûr, plus il est risqué<sup>3</sup> ; plus nous sommes soucieux de bien faire, plus notre niveau de tolérance à la prise de risque est bas. La masse de savoir qui est à notre portée facilite et complique la vie, le paradigme de la parentalité en arrive à se confondre avec le paradigme sécuritaire. L'adage « nul n'est censé ignorer la loi » s'applique aux parents défailants et les condamne.

Les parents doivent être compréhensifs, ouverts au dialogue, mais ils doivent aussi tenir la barre et ils le savent. Lorsque leurs jeunes tâtent des produits psychotropes, il est de leur devoir d'en dire quelque chose. Ils leur adressent des reproches ou des conseils qui, malgré les temps qui changent, restent inscrits dans un registre traditionnel. Les parents ne peuvent s'empêcher de parler comme des vieux, recourant comme des générations de parents auparavant à des arguments persuasifs qui devraient toucher juste mais ne le font pas. « Fais un effort ! », « Prends exemple sur ton frère ! », « Si ça continue comme ça tu finiras mal ! »

**L'argumentation des parents puise dans un patrimoine d'énoncés tout faits, de représentations et d'idées reçues on ne sait de qui, héritage à la fois pertinent et encombrant.**

## Ethos, pathos et logos

L'appel à la volonté, l'appel à la peur, l'appel à la honte, adoucis parfois sous la forme de conseils, sont pétris de bon sens. L'argumentation des parents puise dans un patrimoine d'énoncés tout faits, de représentations et d'idées reçues on ne sait de qui, héritage à la fois pertinent et encombrant, qui décrit le vraisemblable comme si c'était le vrai, le possible comme si c'était l'inéluctable.

Tout parent, même le parent 2.0, puise sans le savoir dans cet héritage. Pour faire passer son message, il l'orne d'une rhétorique elle aussi millénaire, recourant à trois artifices qu'Aristote avait analysés dans sa *Rhétorique* pour mettre au jour les caractéristiques du discours persuasif. Le parent engage sa légitimité et son expertise pour asseoir son autorité (l'*ethos* du locuteur), fait parler ses émotions pour toucher au cœur (le *pathos*) et déploie une argumentation solide qui fait appel à la raison (le *logos*)<sup>4</sup>. Mais la recette ne prend pas. Le parent d'aujourd'hui n'est pas toujours à l'aise dans une posture d'autorité surplombante, il brouille les pistes en jouant dans un registre autre, celui du copain, du confident, du parent compréhensif, se sentant plein d'indulgence ou, au contraire, furieux et emporté par ses affects. Il pêche dans les trois catégories supposées le renforcer.

D'abord, le parent d'aujourd'hui a un problème d'*ethos*. Il n'a pas envie de jouer les rabat-joie, il est souvent conscient de recourir à un discours usé. « Je te tiens des propos rabâchés, mais même si je te comprends, je dois te parler comme ça. » Il peut aussi, d'une façon plus ou moins visible, le prendre à la rigolade, tenter de cacher un sourire de connivence par des paroles sévères. Et l'autre n'est pas dupe, se sentant autorisé à poursuivre ce qui devrait changer, ou interloqué par un langage qui autorise et interdit à la fois.

4. Voir MEYER M., *La rhétorique*, Paris : PUF, 2020.

1. BENICHOUS S., « Éduquez vos fils ! », *La Déferlante* n° 18, mai 2025, p. 54-57.

2. *Ibidem*, p. 56.

3. PERETTI-WATEL P., MOATTI J.-P., *Le principe de prévention. Le culte de la santé et ses dérivés*, Paris : Seuil, 2009.

Ensuite, lorsqu'il a recours au *pathos*, le parent ne peut s'empêcher de se lamenter ou de s'autoflageller (« Qu'ai-je fait de mal pour supporter ça/pour que tu agisses comme ça ? »), comme dans un long monologue dramatique prononcé sur scène. Prendre une instance supérieure à témoin, comme dans l'exclamation « Qu'est-ce que j'ai fait (au bon Dieu, au ciel) ! », en réfère à une justice immanente qui fait tomber un châtement à la suite d'une mauvaise action oubliée. Implicitement, la plainte cache un « Pourtant je n'ai rien fait de mal ! » qui sous-entend une injustice (« Pourquoi moi ? »), comme si le jeune faisait exprès de nuire, d'humilier ou de faire souffrir un adulte irréprochable, comme si le ciel se trompait de coupable. L'adulte peut aussi éprouver un certain plaisir à se lamenter. Le public est dans ce cas à la fois un intrus qui surprend un discours qui ne lui est en principe pas destiné, et celui qu'il s'agit de convaincre ou, comme on le dirait au théâtre, de séduire.

Enfin, le parent n'est pas toujours à l'aise dans son *logos*. En voulant se montrer objectif, sans état d'âme, il provoque le malaise. Le philosophe américain John Searle<sup>5</sup> donne l'exemple d'un adulte qui reproche à mots couverts à son enfant de ne pas manger le plat qui lui a été préparé : « Je te demande seulement, Bill : pourquoi ne pas manger des haricots ? Mais en te demandant cela, je veux que tu comprennes que je ne te dis pas de manger des haricots ; je veux seulement connaître les raisons pour lesquelles tu crois ne pas devoir en manger. » En remplaçant « ne pas manger des haricots » par « fumer du cannabis », nous entendons le parent qui s'exprime d'une façon apparemment claire mais qui, à cause des multiples précautions oratoires, semble se retenir de s'exclamer : « Mais arrête donc ! ». La même phrase, formulée dans le cadre d'une enquête,

5. SEARLE J. R., *Sens et expression. Études de théorie des actes de langage*, Paris : Les Éditions de Minuit, 1979, p. 81.

pour améliorer les repas d'une cantine dans l'exemple des haricots, ou pour étudier les comportements adolescents dans celui du cannabis, perdrait son ambiguïté et ne signifierait pas autre chose que ce qu'elle dit. Pour Searle, la phrase est « ambiguë en contexte », c'est-à-dire qu'elle peut l'être, comme dans l'exclamation du parent inquiet, et qu'elle peut aussi ne pas l'être, comme dans l'exemple de l'enquête. L'ado peut voir dans la formulation alambiquée, différente du discours ordinaire, un sous-entendu qui l'incitera à la méfiance.

Les arguments raisonnables s'appuient notamment sur la théorie de l'escalade, qui projette dans l'avenir des conséquences toujours négatives, selon une causalité linéaire sans place pour l'inattendu. Le parent se veut rationnel, logique, il ne peut s'empêcher de se montrer inquisiteur, dénigrant, humiliant. Les phrases dogmatiques, séparant ceux qui savent de ceux qui ne savent pas, les bons des mauvais, ne laissent aucune place à une quelconque alternative. Même l'encouragement peut être mal perçu et ressenti comme une exigence, voire une tentative de maîtrise qui passe mal.

## Un incessant travail collaboratif

Le parent s'efforce d'être clair, de se faire comprendre, d'être ou de paraître sincère. L'ado lui répond, rétorque par d'autres arguments, boude ou esquivé le débat. Le discours est chamboulé par des représentations, des *a priori*, des maladroites d'expression, des impossibilités à (se) dire, des objectifs cachés, ce qui peut le rendre difficilement intelligible à l'autre, voire difficilement intelligible à soi-même. Le discours entre les deux parties résulte d'un incessant travail collaboratif, mais sans garantie de succès.

Lorsque l'ado riposte et touche un point sensible, la situation peut être retournée à son avantage, il peut faire tomber l'adulte de son piédestal et constater, en référence à un célèbre conte d'Andersen, que le roi est nu.

Et que dire de la responsabilité des parents ? Pour le pédopsychiatre Guy Ausloos, affirmer que tout est de la faute des familles est tellement vrai que cela ne suffit pas pour comprendre nos trajectoires de vie. Cette formulation paradoxale leur impute la responsabilité du cours des choses, mais elle les en dédouane également. De tout temps, les parents ont subi des pressions. Et ils font ce qu'ils peuvent. Leurs paroles, même usées, doivent être dites. La rhétorique qui les accompagne peut se travailler, laisser de côté ce qui humilie ou ce qui raille. Le ratage, celui des ados qui transgressent et celui des adultes qui parlent dans le vide, n'est pas un échec. Françoise Dolto affirmait que l'affreux Jojo est préférable à l'enfant sage avec son « obéissance avalante », c'est-à-dire occupé à faire plaisir à ses parents<sup>6</sup>. Un parent parfait serait un

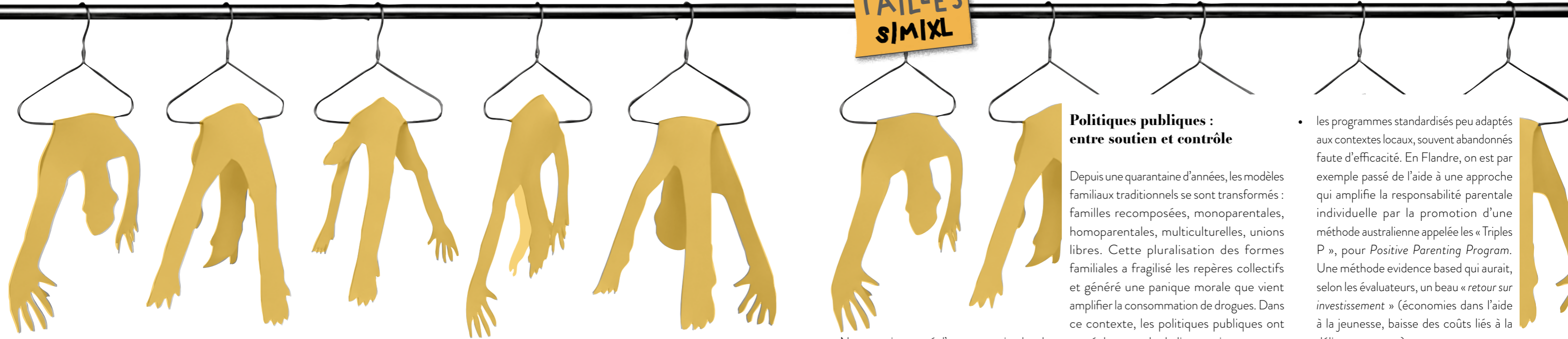
**Le conflit constructif n'a rien à voir avec les débats polarisés de certains réseaux sociaux ou responsables politiques d'aujourd'hui, pour qui l'adversaire est un ennemi.**

parent toxique, parce que l'enfant se sentirait écrasé par l'injonction à une inaccessible perfection<sup>7</sup>. Le conflit constructif n'a rien à voir avec les débats polarisés de certains réseaux sociaux ou responsables politiques d'aujourd'hui,

pour qui l'adversaire est un ennemi. Les altercations entre parent(s) et ado(s), au-delà des formulations obsolètes ou de l'anxiété ambiante, doivent faire en sorte qu'après, on se sente mieux. Le message mettra peut-être du temps à passer, le parent éprouvera encore et encore qu'être parent, c'est répéter indéfiniment. Au bout du compte, le lien en sortira renforcé. ■

6. DOLTO F., *Destins croisés du bon élève et de l'affreux jojo*, <https://www.youtube.com/watch?v=rgbewZZGm3s>

7. ROSKAM I., MIKOLAJCZAK M., *Le burn-out parental*, Bruxelles : De Boeck, 2018.



*Véronique Decarpentrie, psychologue et chargée de projets chez Prospective Jeunesse*

# Guidance parentale

## approcher la singularité, s'appuyer sur les ressources

**À l'heure où être un « bon parent » semble être devenu une compétence à maîtriser comme une autre, le service de guidance parentale de Prospective Jeunesse est régulièrement sollicité par des familles en quête de repères face aux consommations de leurs**

**enfants. L'invitation à rédiger cet article est donc l'occasion précieuse de prendre du recul sur notre pratique de terrain, et de l'inscrire dans une réflexion plus large, à la croisée des dimensions sociales, politiques et éducatives.**

Notre service est né d'un constat simple : des parents, souvent désespérés face aux consommations de leurs enfants (cannabis, écrans...), cherchent des réponses. Mais au-delà des symptômes visibles, ce qui émerge dans les échanges, ce sont des questions profondes : comment être parent aujourd'hui dans un contexte saturé de normes, d'injonctions contradictoires et de jugements silencieux ? Comment soutenir sans imposer, accompagner sans prescrire, redonner confiance sans infantiliser ?

Derrière les inquiétudes exprimées dans l'espace de guidance, c'est tout un système qui se dessine : un système où la parentalité est de plus en plus psychologisée, où les normes de consommation qui se superposent aux normes éducatives façonnent des peurs et délivrent des injonctions culpabilisantes, où les politiques publiques oscillent entre accompagnement, soutien et contrôle, et enfin où les inégalités sociales façonnent, bien plus qu'on ne le dit, les conditions réelles d'exercice du rôle parental.

Les inquiétudes ramenées dans cet espace de guidance ne sont pas dissociables de ce contexte sociétal. Être un bon parent et assurer le bonheur et l'épanouissement de son enfant sonnent comme une évidence à l'heure actuelle. Or derrière ce qui résonne comme une injonction, un travail normatif intense a progressivement envahi la sphère des pratiques parentales.

### Politiques publiques : entre soutien et contrôle

Depuis une quarantaine d'années, les modèles familiaux traditionnels se sont transformés : familles recomposées, monoparentales, homoparentales, multiculturelles, unions libres. Cette pluralisation des formes familiales a fragilisé les repères collectifs et généré une panique morale que vient amplifier la consommation de drogues. Dans ce contexte, les politiques publiques ont tenté de poser des balises, mais souvent en érigeant un modèle unique du « bon parent ».

La figure du « bon parent » n'est pas seulement une image inspirante, elle devient une exigence, un impératif social relayé par les politiques publiques, les médias, les professionnel·les et les expert·es. Cette injonction s'incarne dans des normes relationnelles précises : être disponible, protecteur·ice, accompagner l'enfant vers l'autonomie et la réalisation de soi, etc. À travers cette idéalisation, les parents sont sommés d'atteindre un modèle souvent hétérosexué, cohérent, bienveillant, tout en maintenant une autorité juste et mesurée.

Depuis les années 1990, les politiques de soutien à la parentalité se multiplient en Europe, dans une logique d'aide, mais aussi de régulation. Le parent est désormais sommé d'être compétent, bienveillant, attentif, mais aussi performant dans sa capacité à produire un enfant épanoui, autonome, résilient.

Les politiques publiques oscillent entre soutien et contrôle, comme en témoignent :

- les stages parentaux obligatoires pour les parents de mineurs ayant commis une infraction, imposés après certains faits divers dramatiques (Belgique, 2007) ;
- la suspension de l'octroi des allocations familiales en cas d'absentéisme scolaire ;

- les programmes standardisés peu adaptés aux contextes locaux, souvent abandonnés faute d'efficacité. En Flandre, on est par exemple passé de l'aide à une approche qui amplifie la responsabilité parentale individuelle par la promotion d'une méthode australienne appelée les « Triples P », pour *Positive Parenting Program*. Une méthode evidence based qui aurait, selon les évaluateurs, un beau « retour sur investissement » (économies dans l'aide à la jeunesse, baisse des coûts liés à la délinquance, etc.).

Ces mesures traduisent surtout une logique de désengagement de l'État, qui délègue à la sphère privée la résolution de problèmes structurels. Pour certains sociologues tels que François de Singly ou Frank Furedi, cette focalisation sur la parentalité permettrait de déplacer les responsabilités des pouvoirs publics vers les parents. Les problèmes de société trouveraient leur cause au sein de la sphère privée, dédouanant ainsi les décideur·euses. Il est en effet moins coûteux d'exiger d'un parent qu'il lise des histoires à son enfant, le câline et joue avec lui à des jeux de société que d'améliorer la qualité de l'éducation, du système de santé et des services sociaux.

La montée en puissance des discours sur la parentalité s'accompagne alors d'une responsabilisation et d'un contrôle croissant des parents les plus précaires qui nécessiteraient un soutien, alors que les parents plus aisés se voient proposer des interventions plutôt de l'ordre de l'accompagnement.

[Soutien : action de soutenir quelqu'un, de lui apporter appui, protection, secours. Accompagner : être avec].

Mais ces normes oublient un fait central : les inégalités de conditions de vie conditionnent les capacités parentales.

## « D'un travail sur les familles à un travail avec elles »

La promotion de la santé repose sur une approche globale de la santé humaine, incluant les déterminants sociaux : emploi, logement, éducation, accès aux soins, réseau de soutien social, environnement. Or, ces éléments sont intimement liés à la qualité de la parentalité.

À titre d'exemple, de nombreuses études<sup>1</sup> soulignent que la précarité est étroitement liée à un suivi de grossesse insuffisant, à davantage de grossesses non désirées, à une hausse des risques périnataux et à un taux de placement des enfants nettement plus élevé. L'absence de sécurités de base - logement stable, revenu suffisant, réseau de soutien - fragilise profondément la fonction parentale. Elle engendre un sentiment diffus de culpabilité, une impression d'incompétence et une vulnérabilité psychique qui peut s'avérer très déstabilisante.

Les recherches de Kettani, Troupel-Cremel et Pinel-Jacquemin (2011)<sup>2</sup> mettent en lumière, chez les pères en situation de précarité, une perte du sentiment de compétence parentale, accompagnée d'un stress accru et de troubles intériorisés chez leurs enfants. Du côté des mères isolées, la peur de ne pas être à la hauteur, l'inquiétude face à l'adolescence et la crainte d'une éventuelle délinquance future de leur enfant deviennent envahissantes.

1. PINEL-JACQUEMIN S., KOLIOULI F., KELLY-IRVING M., Devenir et être parent en situation de précarité, *Bulletin de psychologie*, n° 554, Éditions Groupe d'études de psychologie, 2018/2, pp. 593-607.

2. KETTANI M., TROUPEL-CREMEL O & PINEL-JACQUEMIN S., L'adaptation socio-affective des enfants de 2 à 6 ans en situation de précarité : le rôle de l'engagement paternel, *Empan*, n° 84, 2001, pp. 139-144.

À rebours des modèles prescriptifs, une promotion de la santé véritablement émancipatrice implique de reconnaître les ressources des parents, même en situation de précarité. Les groupes de parole, les accompagnements non normatifs, les réseaux d'entraide (formels ou informels) permettent aux parents de retrouver une voix, de partager leurs expériences, de reconstruire une image positive de leur rôle.

La psychologue, sociologue et juriste Catherine Sellenet appelle à passer « d'un travail sur les familles à un travail avec elles ». Il ne s'agit plus de diagnostiquer une carence, mais d'identifier les forces, les points d'appui, les facteurs de protection. Cette démarche rejoint la notion d'*empowerment*<sup>3</sup>, qui vise à renforcer les capacités d'action des individus en leur redonnant le pouvoir d'agir sur leur vie, et donc sur leur parentalité.

La force du service de guidance parentale réside dans le fait qu'il s'appuie non pas sur des recommandations figées, des normes éducatives, des modèles d'interactions idéales entre parents et enfants, par exemple les bonnes règles en matière de consommation d'écrans ou de consommations « saines », mais bien sur l'approche de la promotion de la santé qui part des besoins et spécificités propres à chaque système. Même si une situation de crise constitue souvent la porte d'entrée, c'est sur les leviers et les ressources que toute l'attention du travail thérapeutique va s'ancre. À quel moment le dialogue est-il préservé ? Quelles sont les ressources du jeune ? Qu'aime-t-il faire ? A-t-il des hobbies ? Quels sont les récits qui structurent la famille ? sont quelques exemples de questions sur lesquelles se baser.

3. BACQUÉ M-H, BIEWENER C., *L'empowerment, une pratique émancipatrice*, La découverte, 2013.

**Une promotion de la santé véritablement émancipatrice implique de reconnaître les ressources des parents, même en situation de précarité.**

Accompagner, ce n'est pas imposer un modèle, mais approcher la singularité, reconnaître les vulnérabilités, et surtout les ressources présentes même dans les situations les plus précarisées.

Pour terminer, je citerais le sociologue Claude Martin : « Une réflexion sur la parentalité ne peut se limiter à évoquer des principes et des normes »<sup>4</sup> : « Le problème est plus complexe. Il s'agit d'abord d'un problème de diagnostic : celui consistant à mieux comprendre la manière dont les parents sont parvenus ou non à élaborer un sentiment de compétence et de responsabilité parentale, au cours de leur trajectoire. » Il s'agit ainsi de mener une réflexion sur les conditions concrètes d'exercice de la parentalité, qui prenne en compte les différentes contraintes quotidiennes auxquelles sont confrontés les parents (conciliation avec la vie professionnelle, conditions socio-économiques, structures familiales, exercice de l'autorité parentale, répartition des tâches quotidiennes...). « Plutôt que de parler de cette parentalité, telle que l'on voudrait qu'elle soit, il nous semble qu'un travail sociologique pourrait plutôt réfléchir à la manière dont les parents définissent eux-mêmes leur rôle et construisent progressivement un sentiment de compétence ou de responsabilité parentale. Prendre au sérieux le point de vue des parents, plutôt que décliner ce qu'ils devraient être ou faire », avance Claude Martin<sup>5</sup>.

4. MARTIN C. : La parentalité en question. Perspectives sociologiques, Rapport pour le Haut Conseil de la Population et de la Famille, Rennes, 2004.

5. *Ibidem*.

Marine Janiczek et Anne Robert,  
formatrices et chargées de projets chez Prospective Jeunesse

# Pour aider un enfant, soutenons son parent

**Pour soutenir un enfant dont un parent (ou les deux) a une consommation problématique de produits, les intervenant·es sociaux·ales sont amené·es à créer des liens avec ces derniers. Des liens fragiles, qui peuvent être mis à mal par la double injonction d'accompagner les familles et de protéger les enfants. Pour les aider à faire face à cette problématique, Prospective Jeunesse a accompagné plusieurs associations en s'appuyant sur deux grilles d'analyse : le modèle trivarié et la maison des besoins.**

Tisser un lien avec les parents afin de les aider au mieux à soutenir leur(s) enfant(s) : c'est ce que les associations qui accompagnent les familles tentent de faire. Tisser, nouer, mais aussi démêler des nœuds... les fils de la relation entre intervenant·es et parents se font et se défont parce que la méfiance est souvent de mise : les parents redoutent le jugement qui pourrait aboutir au placement de leur(s) enfant(s) ; les intervenant·es se sentent souvent coincé·es dans une double injonction qui peut sembler contradictoire : offrir un soutien aux familles et être les garant·es de la protection des enfants. Le lien avec les familles est souvent fragile, parfois même ténu. Et les professionnel·les ont souvent le sentiment d'être le dernier filet pour ces familles à la marge.

Dans un contexte de consommation, ces enjeux sont d'autant plus prégnants. Comment, alors, réfléchir sereinement avec les parents sur la possibilité qu'ils offrent ou non à leur enfant de développer les compétences nécessaires pour grandir, apprendre toutes ces choses dont on a besoin afin de devenir un·e adulte avec les ressources psychosociales suffisantes pour être autonome et acteur·ice de son propre bien-être ? Quels leviers utiliser pour mobiliser, soutenir les compétences qui permettent aux parents d'être clairvoyants, de répondre aux besoins de leur(s) enfant(s) et de demander de l'aide quand c'est nécessaire ? À quels critères se référer pour évaluer si un enfant est suffisamment en sécurité dans sa famille ?



## Se décentrer des produits

C'est pour s'outiller face à ces enjeux que des équipes de diverses associations (issues, par exemple, des secteurs de l'accompagnement dans le logement ou de l'aide à la jeunesse) font appel à Prospective Jeunesse. Et c'est dans une perspective de prévention des assuétudes en promotion de la santé que ces accompagnements d'acteur·ices de terrain ont été pensés, avec l'objectif de renforcer les compétences des professionnel·les pour qu'ils puissent renforcer celles des parents qui pourront, en miroir, renforcer celles de leurs enfants.

**Le travail sur une posture déstigmatisante, décentrée des produits et de leur soi-disant toute-puissance, amène à une prise de conscience de l'importance du contexte de chaque situation.**

Pour ce faire, il nous paraît indispensable de passer par un travail de déconstruction des croyances sur les produits et les usager·ères, ici les parents, et d'apporter aux professionnel·les un autre regard et un éclairage différent sur les situations de terrain qui les préoccupent. Le travail sur une posture déstigmatisante, décentrée des produits et de leur soi-disant toute-puissance, amène à une prise de conscience de l'importance du contexte de chaque situation. À cet égard, deux grilles de lecture viennent outiller les travailleur·euses de terrain : le modèle trivarié du psychiatre Claude Olievenstein<sup>1</sup>, ainsi que les jalons de Maurice Berger<sup>2</sup> (psychiatre et pédopsychiatre, psychanalyste), illustrés par ce que nous appelons « la maison des besoins ».

1. BLAISE M., ROSSÉ E., Monsieur Drogue. Claude Olievenstein, trente ans d'interventions médiatiques, *Psychotropes*, vol. 17 (1), 2011/1, pp. 57-82 : <https://doi.org/10.3917/psyt.171.0057>

2. BERGER M., Les jalons d'évaluation de l'hôpital Bellevue pour les situations de défaillance parentale (première version), *Dialogue*, n° 52, 2001/2, pp. 33-62 : <https://shs.cairn.info/revue-dialogue-2001-2-page-33?lang=fr&ref=doi>



Sur base de ces grilles de compréhension et d'analyse, les équipes de terrain sont invitées à réfléchir aux ressources des familles et de leur environnement, ressources sur lesquelles intervenant·es et parents vont pouvoir s'appuyer pour travailler ensemble.

Le croisement du modèle trivarié et de la maison des besoins permet d'aborder les sujets suivants :

- les besoins des enfants ;
- les conséquences de la discontinuité psychique des parents sur le développement de leur enfant ;
- les facteurs protecteurs et de risques des familles et de leur environnement ;
- les compétences psychosociales à développer et à soutenir chez les parents, au sein des familles ;
- les leviers d'actions possibles ;
- la place du produit dans la dynamique familiale et l'environnement.

### Rester en lien

Un bébé, un enfant a besoin pour bien se développer de se sentir en sécurité, de sentir qu'on tient compte de son rythme, qu'on le rassure, qu'on l'apaise... Cela demande une régularité et une prévisibilité des réponses bienveillantes à son égard, un accordage émotionnel entre lui et ses parents. À l'adolescence, des adaptations à la maison sont nécessaires, parce que les adolescent·es ont besoin aussi :

- de surprises pour apprendre à gérer l'inconnu et développer leur créativité et leurs liens sociaux ;
- de repères familiaux et autres pour qu'ils aient des balises quand ils s'éloignent pour découvrir, et qu'ils puissent petit à petit construire leurs propres repères qui parfois déplaisent à leurs parents ;
- d'autonomie pour consolider leur système de pare-excitation, et à cet âge, ce système vacille souvent en montagnes russes : c'est le propre de la puberté d'être envahi·e par ses propres doutes et questionnements.

Pour les parents (et pour les professionnel·les aussi d'ailleurs), il s'agira d'accepter l'inconnu, la part d'incompréhension et de mystère de leur(s) enfant(s), de leur(s) ado(s), de soutenir, de rester en lien, d'être garant d'un cadre prévisible mais pas rigide, de poser des règles stables, et de rester disponible pour partager son propre système de pare-excitation (ce qui veut dire pouvoir rassurer son enfant, son ado en ne paniquant pas soi-même).

La discontinuité des réponses positives au sein de la famille n'a souvent rien à voir avec l'amour que le parent éprouve pour son enfant. Le parent aime son enfant et a l'intention de bien faire, il fait du mieux qu'il peut pour répondre aux besoins de son enfant. C'est ce qui touche souvent les intervenant·es qui, en conséquence, tendent à minimiser les effets de la discontinuité des réponses positives. Cela est d'autant plus vrai que dire à un parent qu'« on voit bien qu'il fait de son mieux mais que ce n'est pas suffisant pour son enfant » est souvent ressenti comme une menace tant par le parent que par l'intervenant·e qui n'ose pas toujours nommer les défaillances de peur de rompre le lien.

### Facteurs de risques et ressources

Lorsque l'on croise la « maison des besoins » avec le triangle d'Olievenstein, on observe des points communs, des points de convergence, qui permettent de comprendre les facteurs de risques et les ressources de la famille et de l'environnement, ainsi que les axes sur lesquels les intervenant·es vont pouvoir travailler et la famille s'appuyer.

On comprend alors que le produit est rarement le seul facteur qui influence la qualité des liens intrafamiliaux. Les spécificités individuelles de chaque membre de la famille, qui résultent de l'interaction de facteurs multiples, et l'environnement dans lequel chacun·e évolue sont en effet déterminants dans la manière dont se construisent ces liens, de même que le sentiment de bien-

être et de sécurité de chacun·e.

L'analyse des situations familiales, à l'aide de ces deux grilles d'analyse, pourra faciliter le travail des intervenant·es avec ces familles : ensemble, ils pourront identifier et nommer les difficultés rencontrées. Ils pourront aussi réfléchir aux ressources et aux compétences des membres de la famille, et mettre en place les collaborations extérieures nécessaires pour que les besoins de chacun·e soient satisfaits.

C'est là toute la richesse de l'approche de la prévention des assuétudes en promotion de la santé : identifier les leviers d'action sur lesquels la famille pourra s'appuyer afin d'agir de manière autonome et d'être actrice de son propre bien-être.

La « maison des besoins » est un outil métaphorique puissant, facilement compréhensible, que les parents peuvent s'approprier et personnaliser sur base des caractéristiques propres à leur famille et leur environnement. Ils peuvent ainsi visualiser et prendre conscience des fragilités et des ressources de leur famille, mais aussi des besoins spécifiques de leur(s) enfant(s) et des compétences nécessaires pour y répondre. C'est une manière de rendre les parents acteurs de l'évaluation de leur propre fonctionnement, tout comme de la recherche de solutions personnelles et personnalisées.

Les intervenant·es peuvent donc trouver dans cet outil une aide précieuse pour entamer un dialogue où chacun·e se sent reconnu·e dans ses compétences et entendu·e dans ses fragilités sans avoir le sentiment que la maison va s'effondrer, mais en considérant qu'il y a lieu, peut-être, de renforcer certains murs ou d'ouvrir quelques fenêtres afin que chacun·e s'y sente en sécurité. Nommer les difficultés n'est alors plus vécu forcément comme une menace mais peut permettre d'établir une véritable collaboration entre les intervenant·es et les familles. Ce sont à tout le moins les premiers retours que Prospective Jeunesse a reçus de la part des équipes accompagnées. ■

# En chiffres et en graphiques

## 1. Les consommations chez les jeunes en fonction de leur situation familiale

Tableau 12. Prévalences de différents usages de substances psychoactives en fonction de certaines caractéristiques liées à l'environnement familial et social

	Alcool Au moins une fois par semaine			Tabac Au moins une fois par jour			Cigarette électronique Au moins une fois par jour			Cannabis <sup>b,c</sup> Au moins une fois par semaine			Drogues autres que cannabis <sup>b,c</sup> Expérimentation			Polyconsommation hebdomadaire <sup>b,d</sup>		
	n	%	p	n	%	p	n	%	p	n	%	p	n	%	p	n	%	p
<b>Niveau d'aisance familiale<sup>17</sup></b>	7838		<0,0007	1113		0,01	10797		0,56	5511		0,34	5194		0,33	5281		0,38
Faible		<b>8,7</b>			4,1			1,4			5,8			5,9			5,6	
Moyen		14,8			3,9			1,6			4,4			7,4			7,1	
Élevé		17,9 <sup>r</sup>			2,3			1,2			4,5			6,4			6,9	
<b>Structure de la famille</b>	7292		<0,0007	10450		<0,0007	10178		0,29	5192		<0,0007	4917		<0,0007	4984		<0,0007
Biparentale		13,3 <sup>r</sup>			2,4 <sup>r</sup>			1,2			2,6 <sup>r</sup>			5,1 <sup>r</sup>			4,5 <sup>r</sup>	
Recomposée		<b>20,7</b>			5,0			1,7			5,7			<b>11,5</b>			<b>10,5</b>	
Monoparentale		14,2			<b>6,0</b>			1,8			<b>8,5</b>			<b>9,4</b>			<b>9,9</b>	
<b>Soutien de la famille<sup>18</sup></b>	7713		<0,0007	10902		<0,0007	10623		<0,0007	5430		0,004	5134		<0,0007	5220		<0,0007
Faible		<b>17,8</b>			<b>6,8</b>			<b>2,7</b>			8,2			<b>12,9</b>			<b>10,7</b>	
Modéré		16,2			4,0			<b>2,1</b>			4,2			6,8			6,7	
Élevé		12,5 <sup>r</sup>			2,6 <sup>r</sup>			0,8 <sup>r</sup>			3,9			5,4 <sup>r</sup>			5,3 <sup>r</sup>	
<b>Soutien des amis<sup>19</sup></b>	7639		<0,0007	10865		0,37	10579		0,04	5378		0,25	5085		0,80	5168		0,59
Faible		<b>8,9</b>			3,8			2,3			6,2			7,6			6,2	
Modéré		<b>14,3</b>			3,0			0,7			4,0			7,4			6,4	
Élevé		15,7 <sup>r</sup>			3,9			1,6			4,9			6,9			7,2	

r : estimation du groupe de référence. En gras : groupe pour lequel l'estimation varie de façon statistiquement significative par rapport au groupe de référence.

a Uniquement dans le secondaire.

b Uniquement dans le 2<sup>e</sup>-3<sup>e</sup> degré du secondaire.

c Les substances concernées sont décrites dans le Tableau 1.

d Consommation hebdomadaire d'au moins deux produits parmi l'alcool, le tabac et le cannabis.

Source : HBSC 2022 (analyse et adaptation : Eurotox)

Source : Source : Bulletin socio-épidémiologique Bruxelles. Prévention des usages de drogues et addictions auprès des jeunes en Région de Bruxelles-Capitale, Eurotox, décembre 2024. [https://eurotox.org/wp/wp-content/uploads/Bulletin\\_Prevention\\_Jeunes-Bruxelles2.pdf](https://eurotox.org/wp/wp-content/uploads/Bulletin_Prevention_Jeunes-Bruxelles2.pdf)

La littérature atteste que la situation familiale, notamment l'appartenance socio-économique, joue un rôle important dans la consommation de substances chez les jeunes. Les jeunes issu-es de familles de faibles niveaux socio-économiques sont plus susceptibles d'expérimenter et de consommer des drogues illégales autres que le cannabis. En cause ? Les facteurs environnementaux tels que la pauvreté, un accès plus limité aux ressources éducatives et les facteurs psychosociaux.

Les élèves issu-es de familles recomposées sont également davantage susceptibles de consommer de l'alcool, d'expérimenter des drogues illicites (hors cannabis) et de consommer deux ou trois substances psychoactives (alcool, tabac ou cannabis) de façon hebdomadaire que les élèves issu-es de familles biparentales. Même constat pour une consommation quotidienne de tabac ou pour une consommation hebdomadaire de cannabis. Les adolescent-es qui vivent dans des familles biparentales bénéficieraient en

effet souvent « d'une structure familiale plus stable, d'une meilleure supervision parentale, d'un soutien émotionnel plus complet, et d'un environnement familial moins conflictuel ».

Enfin, les élèves qui se sentent soutenu-es émotionnellement par leurs parents (affection, compréhension et communication ouverte) sont également moins susceptibles de consommer des substances psychoactives.

## 2. La précarité des ménages en chiffres

En Belgique, le nombre de familles monoparentales est en constante augmentation depuis les années 2000 (+26% entre 2003 et 2023) et ce sont les femmes qui restent largement majoritaires à leur tête (80,6% des situations en 2023). Or le risque de pauvreté des familles monoparentales est particulièrement élevé en raison, notamment, des difficultés à concilier la prise en charge des enfants et la participation au marché du travail<sup>1</sup>. En 2025, 28,1% des familles monoparentales étaient concernées par un risque de pauvreté subjective contre 15,5% de la population globale<sup>2</sup>.

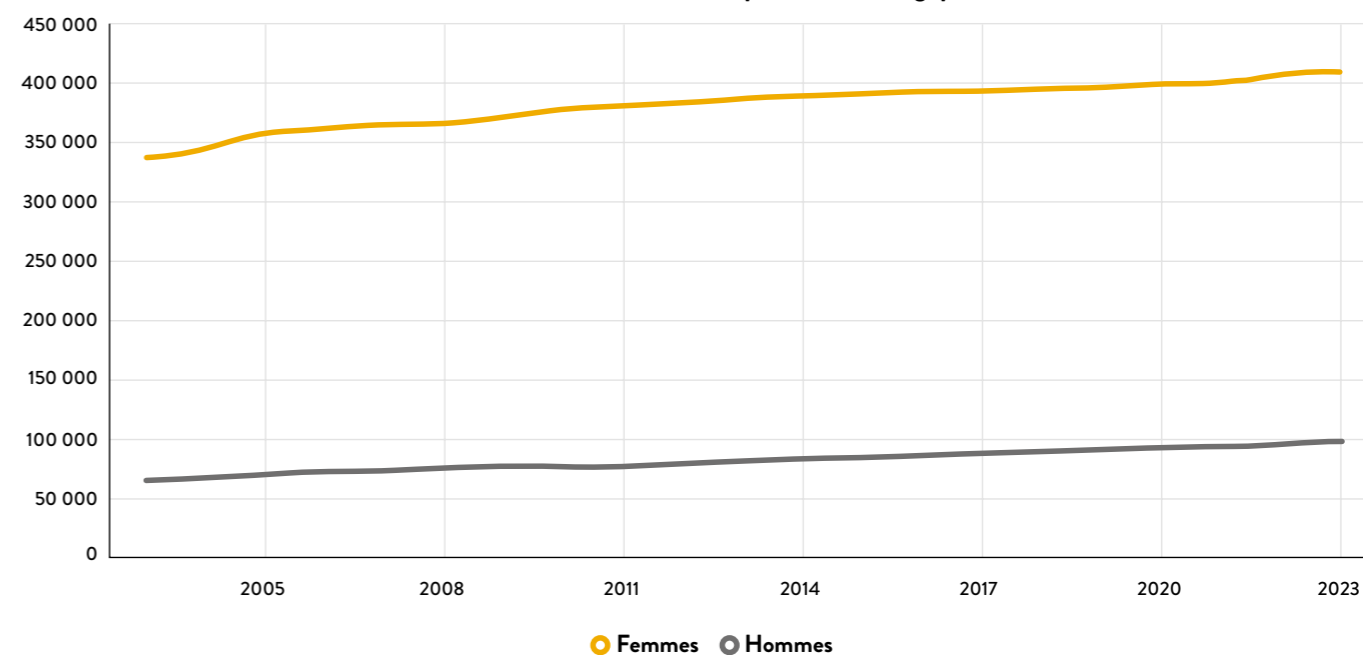
### Limitation des allocations de chômage dans le temps : des familles fragilisées

- **830 €**. C'est l'écart négatif avec le seuil de pauvreté monétaire après le basculement du chômage vers le CPAS d'un ménage dont les deux parents sont chercheurs d'emploi et qui ont un enfant de trois ans. À la suite des mesures de limitation des allocations de chômage après deux ans prises par le gouvernement Arizona, ce ménage devrait voir ses revenus passer de 2 263 € (soit 552 € sous le seuil de pauvreté) à 2 012 € (soit 803 € en dessous du seuil de pauvreté).
- **387 €** sous le seuil de pauvreté. Dans la situation d'une famille avec un enfant dont le mari gagne 2 191,57 €/mois et la femme perçoit des allocations de

chômage de 745,94 €/mois en tant que cohabitante, la perte de revenus devrait se monter à près de 700 € par mois. En effet, la mère n'aura pas droit à une allocation du CPAS. La famille devra survivre chaque mois avec 2 427,82 € (allocations familiales comprises), soit 387 euros en dessous du seuil de pauvreté, alors qu'elle touchait auparavant un revenu total de 3 123,65 € par mois.

Ces estimations ont été réalisées par la Ligue des familles en prenant en considération les revenus des familles, allocations familiales comprises, au sein de l'étude « Exclusions du chômage : ces familles particulièrement fragilisées. Enjeux familiaux de la limitation à 2 ans maximum des allocations de chômage », juin 2025, à découvrir sur <https://liguedesfamilles.be/analyses-et-etudes>

Chef-fe-s de familles monoparentales - Belgique



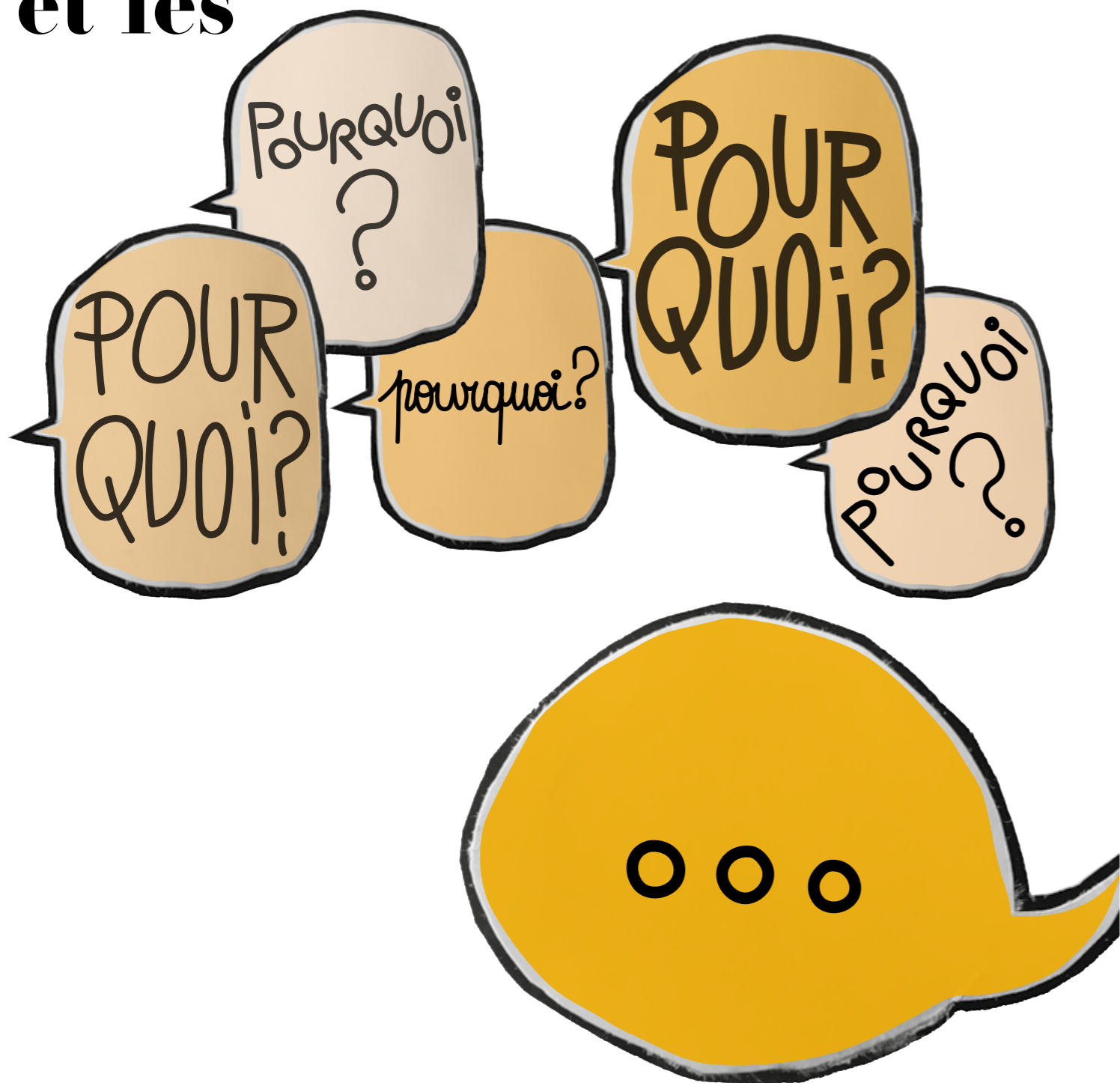
1. <https://www.genderstat.be/fr/themes/population/menages-familles>

2. Un individu est considéré comme en situation de pauvreté subjective lorsque la personne de référence de son ménage déclare que celui-ci parvient difficilement, voire très difficilement, à boucler son budget. Données issues de « Plus de 1,9 million de Belges courent un risque de pauvreté ou d'exclusion sociale », Stabel, 5 février 2026.

Source : Banque Carrefour de la Sécurité Sociale (BCSS), sur <https://www.genderstat.be/fr/themes/population/menages-familles>

Anaïs Teyssandier,  
chargée de projets et formatrice chez Prospective Jeunesse

# Les drogues, les enfants et les



**Avec sa brochure « Les drogues, les enfants et les pourquoi ? », l'ASBL Infor Drogues & Addictions propose un outil pour permettre aux adultes d'ouvrir le dialogue sur ces thématiques de manière ouverte et non culpabilisante. Antoine Boucher, formateur et responsable de communication chez Infor Drogues & Addiction, nous éclaire sur l'importance de prendre le temps de répondre aux questions posées, mais surtout d'identifier et de comprendre ses propres croyances et comportements vis-à-vis des produits.**

Pourquoi le ciel est bleu ? Pourquoi la moutarde ça pique ? Pourquoi on meurt ?... autant de questions auxquelles les éducateur-ices (parents ou professionnel-les) sont confrontés de la part des enfants/jeunes. Pour certaines d'entre elles, les réponses sont plus ou moins évidentes, faciles à donner. Pour d'autres, nos croyances et nos représentations entrent en jeu et peuvent rendre l'échange plus délicat. C'est le cas des consommations et des drogues, qui mettent en lumière notre manière de les considérer et de les élaborer, menant parfois à un dialogue de sourds ou au conflit.

## « Des dealers dans la cour d'école vont proposer de la drogue à mon enfant »

À travers ses missions d'information et de conseils, l'ASBL Infor Drogues & Addictions propose des outils de compréhension, de dialogue et de travail sur les postures. Les brochures produites par l'association sont alimentées par les questions qui émergent du terrain (professionnel-les et parents), par exemple celle du passage des jeunes en secondaire, qu'identifie Antoine Boucher comme étant à la source d'inquiétudes pour les parents : « L'entrée en secondaire cristallise des peurs liées aux drogues avec des représentations parfois dramatiques comme : "Il y a des dealers dans la cour qui vont proposer de la drogue à mon enfant". La question de la drogue est une question compliquée, car elle est souvent impensée pour nous-mêmes, rendant difficile l'échange avec son enfant. Que répondre à un enfant, un jeune qui demande pourquoi le cannabis est interdit alors que l'alcool est autorisé ? »

Pour aider les parents à faire face à ces questions plus sereinement, l'ASBL a publié, en 2020, la brochure « Les enfants, les drogues et les pourquoi » à destination des parents et professionnel-les qui cherchent à échanger avec des jeunes au début du secondaire. Grâce à un langage simple et un ton adapté à cet âge, elle permet aux éducateur-ices d'accéder à des outils de dialogue concrets. Le contenu aborde des exemples en lien avec la réalité des jeunes, proposés par les jeunes elles et eux-mêmes lors d'interviews menées par l'équipe d'Infor Drogues & Addictions. Ainsi, la brochure fait mention de « produits-drogues » définis par l'ASBL comme des « substances qui ont un effet sur notre activité mentale et qui peuvent être autorisées ou interdites », telles que le chocolat, les chips

**« La question de la drogue est souvent impensée pour nous-mêmes, rendant difficile l'échange avec son enfant. »**

**Antoine Boucher,  
Infor Drogues & Addictions**

ou encore les écrans. Sur cette base, le document propose des réponses aux questions « Pourquoi est-il difficile d'arrêter de manger du chocolat même quand on n'a plus faim ? » ou « Pourquoi consomme-t-on des produits-drogues ? », qui illustrent les motivations et fonctions des consommations de produits.

## Prendre au sérieux les questions des enfants

Selon l'enquête HBSC<sup>1</sup> de 2022, 13,1 % des garçons et 10,3 % des filles interrogés faisaient mention d'une expérimentation de l'alcool à 12 ans, 12,7 % (garçons) et 7,8 % (filles) pour le tabac et 3 % (filles et garçons) pour le cannabis. Si ces premières expériences ne mènent pas automatiquement à une dépendance, l'enquête démontre néanmoins des confrontations relativement précoces entre l'enfant et le(s) produit(s), d'où l'importance accrue d'en parler de manière ouverte et non stigmatisante.

Bien que nous ayons tous-tes pu perdre patience face aux questions des enfants en raison d'un manque de temps ou d'un trop plein de fatigue, ces dernières représentent un réel intérêt pour leur compréhension de l'environnement qui les entoure.

La difficulté avec les interrogations qui touchent au domaine des drogues réside dans leur lien avec nos représentations sociales (« La drogue c'est mal », « C'est pour les faibles », « C'est la déchéance assurée »), qui nous imposent des attitudes, des modes d'action et des réponses très stéréotypées.

1. Enquête HBSC, Comportements, bien-être et santé des élèves, Sipes-ULB, 2022 : <https://sipes.esp.ulb.be/publications/enquete-hbsc-2022>



## Outils

Au-delà de leur inefficacité, c'est le risque de stigmatisation des consommations et des consommateur-ices qui se manifeste.

Cependant, la mission n'est pas facile. Dans une société prohibitionniste comme la nôtre, les seuls outils de dialogue proposés sont culpabilisants. C'est ce que souligne Antoine Boucher : « Aux questions de consommation de drogues (illégal, NDLR), la société ne répond pas, elle dit juste qu'il est interdit de les consommer. Cela produit de la culpabilisation et des inquiétudes dans les discours des parents et, de ce fait, les empêche d'entendre et de répondre à la véritable préoccupation de l'enfant. La fonction d'éducation est compliquée, elle nous renvoie à nous, à nos comportements (à devoir leur donner du sens), à nos croyances... Cependant, la déconstruction des croyances autour des drogues de la part des parents représente une part signifiante des futures croyances des enfants. »

### Ouvrir le dialogue

Sans minimiser l'existence de consommations dramatiques, on observe que la majorité des consommations se montrent banales, festives voire quotidiennes au travers de produits tels que le café du matin pour se réveiller ou la bière après le travail pour se détendre. C'est en comprenant les fonctions que remplissent ces produits légaux qu'il est possible de comprendre les mécanismes qui se jouent pour des produits a priori plus éloignés comme l'ecstasy ou l'héroïne. « Ce qui est important, c'est d'expliquer la fonction des choses. C'est difficile car il faut soi-même être au clair avec les fonctions de nos comportements et nous n'avons pas d'éducation à cela. Grâce à l'explication de la fonction, on peut trouver des alternatives. Si la fonction est de se fondre dans un groupe, on peut se demander comment il est possible de le faire autrement », illustre Antoine Boucher.

**La fonction d'un produit répond à un besoin. En avoir conscience permet que la discussion ne tourne pas autour du produit mais bien autour de ce besoin.**

La fonction d'un produit répond à un besoin (de socialisation, de se détendre, de se donner la pêche...) et en avoir conscience permet que la discussion ne tourne pas autour du produit mais bien autour de ce besoin. On peut penser que l'on doit consommer de l'alcool pour socialiser lors de fêtes, alors qu'il est un médium au besoin de socialiser. Ainsi, reconnaître ce besoin permet de penser à des alternatives adaptées. « Va au cinéma, fais du sport, change d'amis... » : les parents formulent des propositions, mais souvent sans vraiment comprendre à quoi celles-ci sont la solution, à quel besoin elles répondent. En comprenant, par exemple, quelle est la fonction du jeu vidéo dans la vie du jeune, on peut commencer à réfléchir à des alternatives qui y répondent », pointe Antoine Boucher.

C'est l'ado qui est expert de son besoin, mais la difficulté réside dans le fait que le lien entre le besoin et la consommation pour le satisfaire est souvent inconscient. Pour l'aider à prendre conscience de ce lien, revenir à ce qui l'intéresse est central. En considérant ce qu'il fait, en le mettant « au-dessus de nous », pour reprendre les mots d'Antoine Boucher, on le place dans la position de quelqu'un qui va nous apprendre quelque chose : « Ah, c'est intéressant, fumer t'aiderait à avoir plus d'assurance ? » Sur base de cette nouvelle compréhension, un changement pourra être pensé : « Ouvrir le dialogue permet d'élaborer sa propre consommation et ses motivations. Bien souvent, on n'ose pas le faire car on

considère qu'elle est déjà trop présente dans la vie des jeunes. On entend souvent : "Il est du matin au soir sur ses jeux vidéo, je ne vais pas en plus consacrer le peu de temps que l'on a ensemble à aborder ce sujet". Et bien si, car les jeunes sont d'autant plus pris quand le sujet n'est pas abordé, ce qui bloque l'élaboration de la fonction de l'objet. »

### « Tous les comportements ont un sens »

Les arguments qui justifient certains traits d'éducation comme la bonne quantité de nourriture à manger ou le temps consacré à sa douche sont accessibles et plus faciles à trouver que pour ce qui concerne le temps que l'on passe sur son téléphone. La question de la consommation des écrans et des réseaux sociaux émerge depuis plusieurs années chez de nombreux parents. Considérés comme des « produits-substances », les écrans remplissent également une fonction qui répond à un besoin. Antoine Boucher conclut : « Par définition, le jeune ne sait pas gérer et il a besoin d'apprentissages pour tout. Il faut mettre des limites, mais il faut que celles-ci aient un sens, et souvent le sens que l'on donne pour les produits, c'est le risque de dépendance, donc on interdit. Pour les écrans, cet argument ne fonctionne pas puisque tout le monde en a, tout le monde y est dépendant, alors pourquoi pas le jeune ? Encore une fois, quand on interdit, c'est comme si le produit n'avait pas de fonction. L'alternative est fondamentale, car on ne fait rien sans raison. Tous les comportements ont un sens et c'est cela qu'il faut aller chercher. »

La brochure « Les enfants, les drogues et les pourquoi » est disponible sur le site d'Infor Drogues & Addictions, onglet « Outil » / « Nos publications » : [infordrogues.be/pdf/brochure-enfants-drogues-pourquoi-2020.pdf](http://infordrogues.be/pdf/brochure-enfants-drogues-pourquoi-2020.pdf)



Anaïs Teyssandier, chargée de projets et formatrice chez Prospective Jeunesse

# B(I)ack Out : prévenir les risques liés à la fête

**Sous la forme d'un escape game, le dispositif de prévention B(I)ack Out sensibilise les jeunes de 15 à 20 ans aux comportements à risques et protecteurs en milieux festifs.**

« On est dans la cabine du parc, la porte est bloquée. Je n'ai plus de batterie, viens m'aider STP. » C'est le dernier message que Nour a envoyé à 4h26. Nour et Sacha ont fait la fête, Sacha ne s'est pas senti-e bien, iels ont quitté la fête et se sont réfugié-es dans une cabine. Depuis, iels y sont coincé-es. La course contre la montre débute. Par où sont-iels passé-es ? Qui ont-iels rencontré ? Où se trouve la cabine ? C'est à ces questions que les élèves qui participent au dispositif de prévention B(I)ack Out sont amené-es à répondre.

À destination des jeunes de 15 à 20 ans, B(I)ack Out ambitionne de faire réfléchir aux comportements à risques et protecteurs en milieux festifs. Par le biais d'un « parcours de soirée » au sein duquel les élèves évoluent entre 45 minutes et une heure afin de libérer Nour et Sacha, le dispositif aborde diverses thématiques comme les compétences psychosociales, les consommations ou encore l'Evras.

Chaque sous-groupe de huit élèves se voit attribuer un indice et commence l'enquête à travers cinq espaces : un bar, un salon, un laboratoire, un local technique et un skatepark. Dans chacun d'entre eux, une énigme. Les collaborations et débats entre les jeunes mènent à l'indice si précieux qui leur permettra d'ouvrir la cabine. Au bout de trois quarts d'heure, fin de la partie. Face à la cabine où se trouvent Nour et Sacha, les jeunes composent le code, ouvrent la porte et... on ne va pas vous spoiler, ce n'est pas notre genre. On vous laisse la surprise !

### La conception

L'idée du dispositif a germé en 2020 au sein de la « Concertation Intra PAA » (Point d'appui aux écoles secondaires en matière de prévention des assuétudes), coordonnée par le Centre bruxellois de promotion de la

santé (CBPS). Quatre structures se sont mises autour de la table : le Fares (Fonds des affections respiratoires), l'ASBL Le Pélican, le service de prévention – pôle jeunes et assuétudes de la commune d'Anderlecht et le CBPS. L'objectif ? Permettre aux jeunes de développer des comportements protecteurs en situation de soirées. Initialement centrée sur les comportements liés aux consommations, l'initiative a vite élargi son champ d'intervention. « Les compétences psychosociales activées au niveau des consommations sont les mêmes qu'au niveau des comportements sexuels, comme le fait de savoir poser ses limites ou de savoir dire non. Dans un objectif de promotion de la santé, c'est une approche globale qui fait sens puisque dans un contexte de soirée, les jeunes peuvent être confrontés à des situations de consommation mais aussi aux relations affectives, relationnelles et sexuelles. Le service communal anderlechtois de l'Égalité des chances a rejoint le groupe de travail et nous a amené une vision plus précise des questions de genre et d'Evras. Nous avons eu l'occasion, entre autres, de développer des animations qui abordent les stéréotypes de genre liés à la consommation », explique Valérie Lefèvre, responsable de projets et référente Evras au CBPS.

**L'objectif ? Permettre aux jeunes de développer des comportements protecteurs en situation de soirées.**

Une fois arrivés dans le skatepark, pour obtenir un indice, les jeunes sont amenés à différencier les idées préconçues des faits. Parmi les affirmations proposées, comme « les filles ne dealent pas » ou encore « j'ai vu Nour et Sacha arriver au skatepark à 3h30 et rigoler ensemble », les stéréotypes qui lient

le genre aux consommations sont abordés. C'est l'occasion pour les participant-es de témoigner, d'argumenter et de poser des questions. De la richesse de ces débats, l'on voit s'opérer, entre autres, la prévention par les pair-es.

### Les jeunes au centre du dispositif

Développée dans les pays anglo-saxons au cours des années 1970, notamment dans le domaine de la prévention des addictions, puis dans les stratégies de lutte contre le sida en France, la prévention par les pair-es offre une opportunité de repenser la prévention à destination des jeunes.

Cette approche se caractérise par le fait de mettre les jeunes au centre du dispositif de prévention. Ils sont acteur-ices, puisque c'est sur base de leurs expériences et de leurs vécus que les échanges se développent. L'intervention extérieure des animateur-ices fait fonction de médiation et donne une impulsion pour faciliter l'expression des jeunes à propos de leur expérience dans le domaine abordé, mais aussi pour un travail sur les représentations.

Depuis ces espaces de paroles se créent des savoir-être, savoir-faire et du pouvoir d'agir. « On a vu des filles témoigner qu'elles se sentent plus à l'aise de faire la fête en appartement plutôt que dans un bar pour une question de sécurité. Ce à quoi certains garçons ont exprimé de la surprise et de l'incompréhension. Après qu'elles ont expliqué les raisons de leurs sentiments d'insécurité, on a pu observer que l'impact de leur discours était bien plus important que s'il émanait d'un animateur de vingt ans leur aîné leur expliquant la même chose », illustre Fanny Céphale, responsable de projets et référente assuétudes au CBPS. Les cinq espaces de B(I)ack Out ont été

pensés autour de diverses thématiques liées à des objectifs bien précis. Dans le laboratoire, les jeunes doivent scanner tout ce qui se trouve dans le sac à dos de Sacha, dont des produits. Des expériences de consommation peuvent alors être partagées. Dans le salon, certains jeunes doivent jouer à des jeux vidéo, un moment qui, au-delà de son aspect ludique, permet de travailler l'influence du groupe.

Le dispositif permet de rendre compte des thématiques qui intéressent les jeunes à un moment T. « Si le groupe a envie de passer 30 minutes sur les stéréotypes liés au genre, il y passera 30 minutes parce que c'est de cela qu'il a envie de parler. C'est un dispositif ascendant qui permet de partir des expériences des jeunes. S'ils ne portent pas d'intérêt à savoir ce qu'est une drogue, c'est qu'ils n'en sont pas encore là et qu'ils n'ont pas besoin de ce savoir-là », explicite Valérie Lefèvre, qui insiste sur l'approche positive du projet B(I)ack Out : « On s'appuie sur les connaissances des jeunes, ce sont eux qui construisent l'animation. Et cela ressort dans les évaluations au sein desquelles ils disent qu'ils se sont sentis impliqués et qu'ils ont apprécié qu'on leur fasse confiance. L'occasion d'évoluer ensemble dans un contexte hors scolaire et de devoir mobiliser des compétences qui ne sont pas stimulées par l'école renforce la découverte des uns et des autres. Ce genre de dispositif met en avant des compétences comme l'esprit critique, la recherche d'informations, etc. On a aussi eu l'occasion d'entendre des élèves féliciter d'autres, car ils étaient hyper impliqués dans le jeu. »

### Un dispositif coanimé

Pour ne rien perdre de la richesse des échanges et des dynamiques, un Game Master, muni d'une grille d'observations des compétences psychosociales conçue pour le jeu, suit et observe son groupe. À la fin de

la partie, les jeunes font le point sur le parcours, accompagnés d'un-e animateur-ice Evras et assuétudes, d'un-e animateur-ice généraliste et de leur Game Master. Grâce à sa grille d'observations, ce dernier peut revenir sur le vécu des jeunes au cours du jeu et approfondir certains points qui ont fait l'objet de débats animés : « On cherche à faire émerger ce qui s'est passé dans le groupe : la frustration, la coopération, la collaboration, et comment s'est opérée sa régulation, relate Fanny Céphale. Parfois, des jeunes dépassent les bornes, mais on voit souvent que le groupe se régule. C'est une bonne manière de montrer aux professionnels que l'influence sociale peut être positive. »

La coanimation par des professionnel-les de services de promotion de la santé à l'école (PSE), de centres psycho-médico-sociaux (PMS) et d'acteur-ices spécialisés-es dans les champs des assuétudes et de l'Evras permet d'apporter des réponses spécifiques aux éventuelles questions des jeunes.

Ce moment d'échanges permet de renforcer l'autonomie des jeunes. Les adultes y sont présent-es en tant que soutien à la réflexion et les interventions se réalisent sur base des intérêts qui ont émergé chez les jeunes autour de certaines questions. En cela, un dispositif comme B(I)ack Out qui travaille sur les compétences psychosociales permet l'inclusion de chacune et chacun, et d'amener les jeunes à réfléchir à partir de là où ils en sont. Les animateur-ices bénéficient également de cette manière de faire prévention puisqu'ils et elles n'ont pas besoin d'être expert-es en assuétudes ou en Evras. Ils et elles adoptent davantage un rôle d'accompagnant-e et de régulateur-ice des débats : « Souvent, en tant qu'animateur ou acteur socioéducatif, on nous demande de connaître telles choses, de donner telles informations... Ici, on postule le fait de ne pas être obligé de tout savoir, car ce sont les jeunes qui construisent l'animation », explicite Valérie Lefèvre.

### « Les comportements à risques sont encore largement vus comme des problèmes »

Pour animer B(I)ack Out, pas besoin d'être expert-e, mais une formation s'impose. Celle-ci permettra aussi d'assurer la pérennité du projet. Les PMS et PSE ont été ciblés comme les acteurs privilégiés pour être formés au dispositif et à son animation. Pour Valérie Lefèvre, « les PMS et PSE ne sont pas des acteurs thématiques et pourtant ce sont eux qui sont au plus proche des élèves. L'objectif est donc de leur donner la possibilité de se faire former par des acteurs experts des thématiques assuétudes et Evras, pour qu'une complémentarité s'opérationnalise ».

Pour accompagner et impliquer au mieux les professionnel-les scolaires, un guide d'animation a été conçu par le CPBS et le Fares, et une formation par le Fares, le CBPS et Le Pélican. Celle-ci se décline en deux modules et se déroule durant deux journées. La première aborde les concepts de la promotion de la santé, les compétences psychosociales, l'Evras, les assuétudes, mais aussi la formation des stéréotypes, les dynamiques de groupes et la posture d'animation. La seconde s'attache à présenter le fonctionnement de l'outil, son intrigue et le déroulement du débriefing. Durant ces modules, on s'attarde en particulier sur les différentes compétences psychosociales abordées au sein du dispositif B(I)ack Out et établies en fonction des différents espaces et de leurs énigmes, afin de permettre aux professionnel-les de rebondir et d'alimenter les conversations.

En 2024, 9 acteur-ices issu-es de PMS, PSE, de la commune d'Anderlecht et de la plateforme prévention sida ont été formés-es. Au total, 10 écoles et 352 élèves ont participé à B(I)ack Out entre 2023 et 2024 (6 écoles – 138 jeunes en 2023 / 4 écoles –

214 jeunes en 2024). Et l'aventure devrait se poursuivre puisque qu'après une intervention menée en janvier 2025, toutes les animatrices se sont réengagées pour la suite.

**Au total, 10 écoles et 352 élèves ont participé à B(I)ack Out entre 2023 et 2024.**

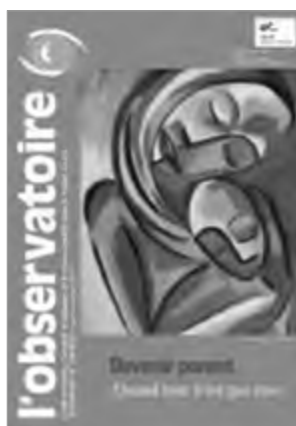
Grâce à cette formation, les professionnel-les assurent la continuité du projet et son lien avec les écoles ; et les premiers retours semblent dépasser les espérances : « Beaucoup de professeurs ou d'éducateurs sont intéressés par ce que le dispositif a provoqué chez les jeunes. Après que leurs élèves ont participé à B(I)ack Out, certains professeurs de sciences sociales ont pu aborder les thématiques de communication et des effets de groupe en s'appuyant sur leur expérience. Une telle prolongation dans le cadre des cours est idéale », souligne Valérie Lefèvre.

Participer au dispositif B(I)ack Out requiert d'adhérer aux principes de la promotion de la santé, du travail en collaboration et de l'approche positive qui consiste à s'appuyer sur les ressources des jeunes. L'objectif est que les jeunes repartent en ayant vécu des expériences qu'ils auront de grandes chances de rencontrer au cours de leur vie. Ainsi outillés, ils seront en capacité de mettre en place des comportements protecteurs et de devenir acteurs de leurs choix. Après le succès rencontré lors des tests du dispositif à Anderlecht, les porteur-euses du projet souhaitent l'étendre à d'autres communes.

En savoir plus ? Contactez les coordinatrices du projet : Fanny Céphale et Valérie Lefèvre, responsables de projets au CBPS et co-référentes du point d'appui aux acteur-ices jeunesse (assuétudes, Evras, généraliste) : <https://www.cbps.be/>

## Bibliographie

par Marinette Mormont



### Devenir parent. Quand tout n'est pas rose

L'Observatoire n° 116, 2023

Devenir parent : une expérience transformatrice sur les plans physiologique, psychique, identitaire, relationnel, social, matériel, etc. Pour les personnes les plus vulnérables, le chemin de la parentalité peut être semé d'embûches et d'incertitudes. Après un premier dossier, en 2018, sur l'accompagnement des parentalités fragilisées, la revue L'Observatoire a remis le sujet à l'ordre du jour en 2023. Dans ce second dossier sont mises en lumière diverses initiatives qui prennent soin de ces parents les plus fragilisés (parents précaires et isolés, atteints de troubles psychiatriques, migrants, mineurs, incarcérés, etc.) et, par là même, de leurs enfants. On y rappelle aussi que la parentalité n'est pas qu'une question d'individus, mais de bien société, puisqu'elle est façonnée par les inégalités sociales tout comme par les normes et représentations sociales qui entourent les concepts de maternité et de paternité, entre autres les stéréotypes de genre.

Devenir parent. Quand tout n'est pas rose, L'Observatoire n° 116, 2023 : <https://www.revueobservatoire.be/produit/devenir-parent-quand-tout-nest-pas-rose/>

Accompagner les parentalités fragilisées, L'Observatoire n° 97, 2018 : <https://www.revueobservatoire.be/produit/accompagner-les-parentalites-fragilisees/>

### Parentalité et addictions : ressources et outils

L'impact de l'addiction sur la parentalité demeure un sujet tabou. Les professionnel·les qui entourent les parents et/ou les enfants peuvent aider à prévenir ou à réduire les risques d'une consommation problématique sur une famille. Avec son site internet enfants-parents-addiction.ch, Addiction Suisse met à disposition des informations adaptées à différents publics (enfants, parents, professionnel·les, grand public, médias), et cela sous des formats variés (brochures, sites web, films, livres).

On y retrouve entre autres la brochure « **Parentalité et consommation problématique de substances** », à destination des professionnel·les, qui propose du contenu scientifique sur les interactions entre parentalité et consommation, ainsi que des orientations pratiques pour accompagner ces situations.

### Stigmatisation des femmes enceintes souffrant de troubles liés à la consommation de substances

McKinnon H.F., Fair M.L., Teel J. et al. *Perceptions of stigma of pregnant individuals experiencing substance use disorder receiving prenatal care at Magdalene Clinic a cross-sectional study. Harm Reduct Journal* 23 & 29, 2026

Les consommations problématiques de substances sont fortement stigmatisées, et c'est particulièrement vrai pour les parents et les femmes enceintes. Une récente étude (McKinnon H.F., Fair M.L., Teel J. et al., 2026) fait état de cette stigmatisation vécue par des personnes enceintes avec un trouble lié à l'usage de substances qui reçoivent des soins prénatals à la clinique Magdalene, en Caroline du Sud. Conséquences de cette stigmatisation ? Ces personnes sont plus susceptibles de retarder ou de recevoir des soins inadéquats, d'où la nécessité d'un suivi de santé bienveillant, empathique et spécifique. Une recommandation primordiale alors que la N-VA a déposé, en janvier dernier, un projet de loi visant à permettre le placement ou l'hospitalisation obligatoire de femmes enceintes souffrant d'un trouble lié à l'usage de substances.

<https://doi.org/10.1186/s12954-025-01377-8>

### Podcast

## Drugs and the City

Parentalité et addictions, Drugs and the City, épisode 5

Comment un parent peut-il gérer sa dépendance tout en répondant aux besoins de ses enfants ? Sur le sujet des addictions et de la parentalité, (re)découvrez aussi l'épisode 5 de notre podcast *Drugs and the City*. Dans cet épisode, nous tentons de libérer la parole et d'explorer les freins et préjugés qui empêchent souvent les parents consommateurs de demander de l'aide quand ils en ont besoin.

<https://prospective-jeunesse.be/pocasts/parentalite-et-addictions/>

# DROGUES SANTÉ PRÉVENTION

## ENVIE DE VOUS ABONNER À LA REVUE ?

L'ABONNEMENT, EN LIQUE OU PAPIER, EST GRATUIT.

CEPENDANT, VOUS POUVEZ SOUTENIR NOTRE TRAVAIL EN SOUSCRIVANT À UN ABONNEMENT DE SOUTIEN (24 €/AN).



PUBLICS SPÉCIFIQUES

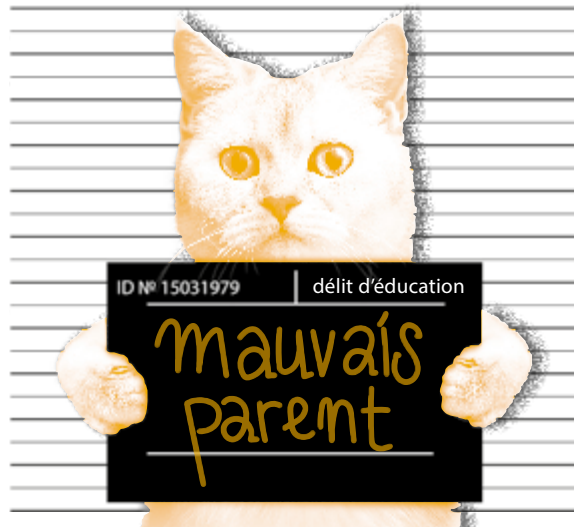
APPROCHES PROFESSIONNELLES

MOTIVATIONS À CONSOMMER

DROGUES ET SOCIÉTÉ

INTÉRESSÉ PAR UNE QUESTION EN PARTICULIER ?  
UTILISEZ LA BASE DE DONNÉES EN LIQUE  
DE PROSPECTIVE JEUNESSE !  
[WWW.PROSPECTIVE-JEUNESSE.BE](http://WWW.PROSPECTIVE-JEUNESSE.BE)





# DROGUES SANTÉ PRÉVENTION

Avec le soutien de la Fondation Denise et Christian de Boeck et de :

 Wallonie  
familles santé handicap  
AVIQ

 Francophones<sup>®</sup>  
Bruxelles

 Prospective  
JEUNESSE